

Le directeur des Académies musicales de Saintes nous explique pourquoi ce festival sans stars ni commerce conquiert un public toujours plus nombreux

Entretien Jean-Luc Terradillos Photo Michel Garnier

Philippe Herreweghe

précis

Son approche de Beethoven a surpris les tenants de la tradition, en France. Pourtant, Philippe Herreweghe adopte, pour le répertoire romantique, une méthode qui a fait ses preuves dans le baroque et qui semble maintenant si évidente : jouer ce qui est écrit sur la partition, et avec des instruments d'époque. Démonstration.

L'Actualité. – 2000 est l'année Bach. Pourquoi ne lui offrez-vous pas plus de place aux Académies musicales de Saintes ?

Philippe Herreweghe. – Il n'y a ni plus ni moins de concerts consacrés à Bach que les autres années. Les commémorations me rendent assez sceptique parce que ce sont surtout des opérations commerciales. C'est l'occasion pour quelques chefs de réaliser des intégrales à toute hâte... Cela m'irrite de voir les marchands dans le temple. D'autant que, s'agissant de Bach – il est tellement sacré – je ne vois pas l'intérêt de le mêler au vil commerce. D'autre part, on peut écouter du Bach partout cette année. Et enfin, puisque nous jouons Bach depuis toujours au festival de Saintes, pratiquement tous les jours, nous avons décidé de continuer à notre rythme.

Bach constitue un axe fort du festival, mais qu'en est-il des musiques plus anciennes ?

Curieusement, alors que la musique baroque est maintenant enseignée dans les conservatoires, il y a très peu de nouveaux groupes ou d'individus intéressants qui émergent. En revanche, la musique plus ancienne – qui n'est pas enseignée – est un champ d'expérimentation pour de nouveaux groupes passionnants qui nous font découvrir des répertoires, notamment en matière de musique renaissante. C'est un vaste territoire qu'ils mettent au jour. Etant donné la durée du festival, nos ambitions restent modestes.

Le troisième axe du festival concerne la musique du XIX^e siècle que vous interprétez sur des instruments d'époque. Pourquoi cela déchaîne-t-il autant de passions en France ?

Le même type de controverse eut lieu il y a une vingtaine d'années pour la musique baroque. Dans d'autres pays, cette petite «révolution» est admise. Une fois encore, la France a un peu de retard.

Autrefois, on apprenait dans les conservatoires la technique et la virtuosité mais guère, ou pas du tout, à réfléchir sur le style. Puis le mouvement de la musique baroque a induit une façon différente d'approcher la musique. Ce principe d'interprétation peut très simplement se résumer ainsi : une musique sonne mieux, donc plus «vraie», lorsqu'on joue vraiment les notes indiquées sur la partition, et avec toute l'information que l'on peut établir à partir de la partition – cela demande parfois de connaître les codes de l'époque, etc. –, et sur des instruments d'époque.

Cette approche fut amèrement combattue, en particulier par des gens qui manquaient de culture musicale, historique et philosophique. Exemple d'argument : «Les instruments ont fait des progrès.» Comme si on disait que la peinture a fait des progrès ! Il est vrai qu'alors les ensembles baroques étaient jeunes et n'avaient pas encore la qualité des orchestres de Paris. Ce n'est plus le cas. Maintenant, il est admis qu'on joue les cantates de Bach sur des instruments d'époque. C'est même devenu une mode inverse, ce que je trouve tout aussi regrettable. A ses débuts, le mouvement baroque était porté par une réflexion. Mais le temps des épigones est venu. La musique baroque est aujourd'hui un «créneau» commercial.

Au-delà de la période baroque, ce principe d'interprétation commence à être accepté, complètement pour Haydn et Mozart, peu à peu pour

Beethoven. Et je suis persuadé que nous irons très loin, jusqu'à Debussy.

Evidemment, plus nous nous rapprochons de la musique d'aujourd'hui, moins la différence des instruments est perceptible. Cela dit, je travaille actuellement les symphonies de Bruckner – mon compositeur favori après Bach – avec un orchestre traditionnel, mais je rêve de diriger des instruments d'époque car la lourdeur légendaire de Bruckner est due, très souvent, à ces instruments. On jouait avec des cordes en boyau. Imaginez la différence entre un orchestre de soixante cordes en boyau ou en métal...

Il est vrai que les instruments anciens sont moins puissants.

Les instruments anciens exigent une bonne acoustique. Les instruments modernes souffrent moins d'une bonne acoustique parce qu'ils sont plus brutaux, plus puissants. Pour nous, jouer dans la salle du Théâtre à Poitiers est catastrophique. Que ce soit du Bach ou du Beethoven, le public reçoit la musique comme une espèce de cadavre desséché. Que devient la musique quand on reçoit mal les sons ? Peut-être peut-on deviner la structure, éventuellement la force émotionnelle d'un interprète. Après avoir écouté chez eux des compact discs qui, généralement, sonnent bien, les gens qui viennent nous écouter dans ce type de salle repartent souvent déçus.

D'où la nécessité d'avoir à Poitiers une salle digne de ce nom.

C'est une des grandes affaires de ma vie, si je réussis en effet à contribuer à l'édification de cette salle de concert. Savez-vous qu'il y a peut-être seulement deux bonnes salles en France, et pas une à Paris ? Mais une quinzaine en Espagne, une vingtaine en Hollande, une cinquantaine en Allemagne.

Cette salle peut générer un renouveau musical à Poitiers et bien au-delà. Pour notre orchestre qui y sera davantage en résidence, et pour les acteurs de la vie musicale régionale, c'est une aventure fantastique. J'étais récemment en tournée en Espagne. Nous avons joué à Valencia qui, il y a dix ans, était une ville musicalement morte. Depuis la réalisation d'une excellente salle de concert, Valencia est aussi vivante que Madrid. Poitiers étant à 1h20 de Paris, c'est une chance extraordinaire.

Vous connaissez Guillaume Lekeu, qui a commencé à composer à Poitiers.

Oui. J'ai souvent joué son œuvre la plus connue, l'*Adagio pour quatuor à cordes*. C'est une musique très inspirée, mais ce compositeur extrême-



ment prometteur est mort à 24 ans. Un jour, nous devrions organiser à Poitiers un événement autour de Lekeu.

Savez-vous qu'il n'y a pas de rue Guillaume Lekeu à Poitiers ?

Non. Nous pourrions peut-être donner son nom au nouvel auditorium.

Comment concevez-vous le programme des Académies musicales de Saintes ?

Le festival de Saintes ressemble à une constellation où la musique est au centre. Il n'y a ni gadgets, ni stars, ni commerce. Nous ne cherchons pas à savoir qui est à la mode par le disque pour l'inviter et lui demander ce qu'il aimerait jouer. Non, d'abord nous imaginons un programme de musique et ensuite nous essayons d'inviter les musiciens qui, à notre avis, ont une démarche stylistiquement pure, ou qui y tendent.

Cette exigence semble appréciée du public puisqu'il est toujours plus nombreux. Cela signifie qu'il ne faut pas mépriser le public. ■